

NIVÔSE 2008

Courrier d'un Français de retour de Grèce



« Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. »

Jean Racine, Andromaque

Ne rien avoir rapporté. Sinon la joie.

Ne rien avoir emporté non plus, à l'heure de monter dans l'avion, lois d'exceptions permanentes, mesures antiterroristes, quand un livre devient une pièce à charge et le numéro de téléphone d'un ami étranger la preuve d'un complot international.

Ne pas avoir pris de notes, pendant ces quatre jours, des fois que... Ne rien avoir rapporté, sinon ces souvenirs aussi brumeux que les lacrymos faisant pleurer Athènes.

Ces nuits où la Grèce n'aura jamais été aussi belle du deuil et de la rage, de la fureur et du mystère, du silence et des flammes.

Athènes dont le plus beau marbre est celui jeté à la gueule des porcs assassins d'un gamin de quinze ans, d'un avocat véreux, d'un État qui vacille. Athènes où les applaudissements éclatent en même temps que les vitrines. Athènes qui brûle pour Alexis et s'en fait une joie.

Les heures égrènent les vingt gosses de treize ans aux couleurs du PAO, de l'Olympiakos et de l'AEK attaquant ensemble une prison, la grève de l'Acropole, les bouteilles vides qui attendent, les camarades italiens devant Polytechnique, les trottoirs défoncés à coups de barre à mine, les carcasses des bagnoles cramées une troisième fois pour une énième barricade, les motos qui tournent sans fin pour chouffer les keufs, les hélicos qui tournent sans fin pour surveiller la ville, le rire des amis, l'odeur des lacrymos, les discussions sans fin dans la douceur des orangers.

Et puis nos doutes, aussi, de pauvres petits Français peu rompus à une telle guerre de rue. Blanqui a sans doute plus essaimé à Athènes qu'à Paris. Quoi que, par certaines nuits d'un novembre 2005...

Tends-moi ton Molotov, camarade, saurai-je m'en servir, ne tremblrai-je pas, et ces Français que je ne connais pas qui sont à nos côtés, tends-moi ton bras et ta confiance, tends-moi ta force, je ne ferai rien ce soir, tends-moi ta joue que je m'excuse et je t'embrasse, camarade et ami.

La vie, la mort, tout ça, l'insupportable combien de gosses tués sous les balles d'un flic pour combien de flics tués. L'addition, s'il vous plaît.

La première manif, sac encore sur le dos, et des slogans comme un chœur de l'époque où ça inventait le théâtre et le monde. Ça monte des tripes, violent, décidé, le chœur chasse les quelques keufs qui osent se pointer sur le parcours. Les pierres volent déjà, la ville est à nous, nous sommes au monde, plus de théâtre.

Retrouver son chemin, lampadaires décapés et trottoirs éteints, quelques verres de blanc pour la route, les poubelles crament aux carrefours, des cris au loin, les gaz, le feu. Ce vieux qui demande ce qu'on en pense en France ; à Paris... Lui, comme tout le monde il est d'accord pour que les banques soient attaquées, pillées. Rendues au néant.

Une fac occupée et retrouver les amis, comme une évidence. Être là, simplement, parce qu'il le faut, parce qu'ils l'auraient fait dans l'autre sens, ou, à tout le moins, ils auraient brûlé un consulat si ça avait pété un peu chez nous. Pour la forme.

N'avoir rien à apporter, sinon notre joie d'être là, au milieu d'eux, au milieu de cet autre Alexis de quinze ans qui parle pour la millième fois de la mort de son pote, qui est devenu un symbole malgré lui, que tout ça dépasse bien au-delà des mots, il n'y a plus de mots d'ailleurs ; juste une ville qui vit d'embrassades, de retrouvailles et de banques qui flambent.

Une AG de 300 personnes où la parole circule, fluide et pure, où le langage signifie vraiment le monde et une forme de réel ; ça devait être comme ça, il y a plus de deux mille ans quand ils inventèrent le monde. Atavisme. Tradition. Ou héritage. Et quand bien même ils s'en défendent.

Le lendemain, manif à 13 heures. Les pierres pleuvent dès midi. Des gosses de treize ans chassent les keufs. L'impression de mourir et d'avoir à gerber ses poumons sous les lacrymos. De l'incapacitant que les masques à gaz peinent à filtrer. Coude à coude. Bras à bras. Dans le rudoiment des gaz, les pierres redoublent.

J'apprends plus tard que la manif était soft, pas de cocktails de sortie car il fallait laisser aux étudiants le choix des armes. Ceux-ci avaient juste choisi les pierres, afin que tout le monde puisse participer, le plus naturellement du monde.

Passage par Polytechnique, rumeurs et fausses alertes. Les cagoulés chargés de Molotov veillent à la porte, la lune monte entre les colonnes grecques d'un bâtiment, un feu crépite. C'est la guerre, mondiale, civile et locale, la tension maintient en éveil. La guerre pour la seule cause qui vaille. C'est l'épreuve.

Nouvelle AG à la fac. Toujours autant de monde. Attaque-t-on ce soir ou demain. Ce sera demain. Dormir un peu, voir les amis. Parler. Refaire encore une fois ce monde que nous sommes en train de créer.

Le samedi, une semaine depuis qu'Alexis a été assassiné. Une AG où la parole se tend, les objectifs se précisent et les groupes se forment. Regards, coordination, l'organisation trouve ici son aboutissement. Un minimum de risques pour un maximum de dégâts. Les poings se serrent, tapent sur l'épaule.

Embrassades. Capuches.

Cent cinquante à bouger, autant à protéger.

Cagoules, gants, écharpes, masses, pavés, cocktails.

Sous chaque masque noir, il y avait un sourire, dans chaque pierre lancée, de la joie, dans chaque corps révolté, il y avait du désir.

Tends-moi ton Molotov, camarade, ce soir je ne fais rien et je t'embrasse. Je suis auprès de toi.

Athènes brûle et s'en fait une joie.

Plus tard, dans Exarchia, la fumée sans qu'on sache s'il s'agit des lacrymos ou des banques qui crament. Encore une nuit. Encore des feux et des pierres, des matraquages et des gaz, une ville qui n'en finit pas de se rencontrer à chaque carrefour, de virer les journalistes, de se trouver dans ces gens qui parlent de l'innommable et de la joie. Les keufs morflent sévère.

C'est la guerre civile du monde qui nous attend.

C'est le dernier soir ; celui où l'on sait qu'on est déjà parti. La nuit de flammes et de fureur, les copains n'en finissent pas de charger, demain l'avion, le contrôle de police à la frontière, le dernier café sous les orangers, la dernière pierre lancée, les derniers doutes, cette ville où l'on laisse plus qu'une part de son âme, l'Acropole est toujours en grève, la ville brûle, Alexis est mort et les amis sont là.

Il est si juste que la ville qui a inventé la démocratie en soit aussi le tombeau.

Et puis ces derniers mots, écrits quelque part dans la nuit brûlante :

« PARIS SOUS LES BOMBES, ATHÈNES SOUS NOS FEUX. »